

Recherches sociographiques



Jacques MATHIEU et Sophie IMBEAULT, *La guerre des Canadiens, 1756-1763*, Québec, Septentrion, 2013, 270 p.

Caroline-Isabelle Caron

Volume 55, numéro 2, mai-août 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026697ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026697ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, C.-I. (2014). Compte rendu de [Jacques MATHIEU et Sophie IMBEAULT, *La guerre des Canadiens, 1756-1763*, Québec, Septentrion, 2013, 270 p.] *Recherches sociographiques*, 55(2), 385–386. <https://doi.org/10.7202/1026697ar>

COMPTES RENDUS

Jacques MATHIEU et Sophie IMBEAULT, *La guerre des Canadiens, 1756-1763*, Québec, Septentrion, 2013, 270 p.

La Conquête fut longtemps le centre de la narration historique québécoise et bien des historiens fondateurs de la discipline au Québec y ont consacré de longues pages. Pourtant, les conséquences de ces événements restent encore surtout le sujet de spéculations et de théories plutôt que de recherches fondamentales. Répondant à l'appel de Tom Wien, Jacques Mathieu et Sophie Imbeault ont tenté de renouveler les approches de recherche sur ces événements. L'intention première de Mathieu et Imbeault est bien inspirée : saisir les effets directs des manœuvres militaires de la Guerre de Sept Ans sur la vie quotidienne des Canadiens et des réfugiés acadiens de la vallée du Saint-Laurent. Plus encore, ils abordent la guerre pour ainsi dire au niveau du sol. « Nous avons voulu mettre des noms sur les victimes de cette tragédie » (p. 10).

À travers un appareil statistique aussi complet que ce que permettent les archives, les auteurs révèlent les conditions de vie de la société civile pendant et après les combats, en tenant compte de la destruction de Québec pendant les bombardements, par exemple. Se référant à Bernard Andrès, les auteurs rappellent « que le siège de Québec détruit plus que les maisons; il brise le sentiment d'appartenance » (p. 20) de ses habitants qui perdent maisons, possessions et familles sous les boulets. Cependant, pour atteindre ce vécu de la guerre, il leur a fallu atteindre « la singularité de la vie des personnes » (p. 20).

Pour ce faire, le travail d'archives fut colossal. Il leur fallut retrouver la trace des combattants des batailles du printemps et de l'automne 1759 et celle de leurs familles parmi les sources primaires partielles et dispersées, dans le but de répertorier les décès sur les champs de bataille, mais aussi les morts causées par les divers traumatismes liés à la guerre, à la famine, aux infections, aux stress post-traumatiques, etc. Mathieu et Imbeault dressent le portrait d'une société canadienne dont toutes les communautés, toutes les familles sont touchées par la mort de miliciens, mais aussi celle de leurs épouses, frères, sœurs, enfants, dont un nombre effarant de nouveau-nés, dans les quelques années suivant le siège de Québec. Ils démontrent clairement que la société canadienne fut frappée de plein fouet par cette guerre de conquête, dans l'intimité des familles, dans leur chair, alors que les travaux précédents s'étaient principalement concentrés sur les classes dirigeantes de la Nouvelle-France, n'éclairant que ceux qui avaient pu quitter les territoires conquis pour rejoindre la métropole française. Plus encore, les auteurs démontrent ici comment les communautés ont compensé pour le déplacement des populations, la destruction des villages et la disparition des registres de paroisse. En prolongeant à toute la vallée du Saint-Laurent le travail effectué par Gaston Deschênes sur la Côte-du-Sud, Mathieu et Imbeault renouvellent les recherches sur cette période.

Il reste, néanmoins, que *La guerre des Canadiens* est plutôt un répertoire analytique qu'une monographie. Les chapitres thématiques n'ont pas de structure narrative claire. Malgré des introductions et des conclusions plus qu'intéressantes, le livre oscille entre des présentations statistiques, des tableaux et des paragraphes d'analyse. Ceci n'altère en rien l'excellence de la masse de travail réalisée par Mathieu et Imbeault, mais cette structure rend la lecture plus difficile et quelque peu répétitive. En conséquence, il est peu probable que l'ouvrage trouve un auditoire auprès du grand public.

Caroline-Isabelle CARON

Université Queen's.
caronc@queensu.ca

Sherry OLSON et Patricia THORNTON, *Peopling the North American City: Montréal, 1840-1900*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2011, 524 p.

Quiconque s'intéresse aux mutations sociohistoriques du Québec sera interpellé par les travaux de S. Olson et P. Thornton, géographes à McGill et Concordia respectivement, ne serait-ce que parce qu'elles proposent des analyses solides renouvelant de fond en comble la façon convenue de saisir le problème. Que des chercheuses anglophones soumettent une analyse aussi fine sur l'histoire urbaine de Montréal est d'autant plus opportun que les lignes de force de celle-ci bousculent quelques idées reçues, à partir de l'examen approfondi d'une période de 60 ans (1850-1910) durant laquelle, en lien avec de vastes mouvements de population, Montréal émerge comme le principal pôle d'attraction de la province.

Olson et Thornton s'interrogent sur les formes de la transition démographique dans un contexte où celle-ci ne ressortit pas en premier lieu à des vecteurs économiques, mais d'abord culturels. Les auteures distinguent trois communautés ethnoculturelles, les franco-catholiques, les Irlandais catholiques et les anglo-protestants, support de trois régimes démographiques nettement distincts, chacun imprimant une dynamique particulière à la transition démographique. La particularité des franco-catholiques tient à une mortalité infantile élevée poussant vers l'avant le taux de natalité. Celui-ci repose avant tout sur l'âge précoce au mariage, puis sur un intervalle médian plus court entre les naissances ainsi que sur un sevrage plus hâtif que dans les deux autres communautés. La pérennisation de la population francophone repose sur une osmose exigeante alliant ce mariage précoce, une quasi-absence de célibat et une fécondité soutenue jusqu'à un âge avancé.

Du côté des anglo-protestants, malgré un mariage plus tardif, les femmes ont un taux de natalité plus élevé que les franco-catholiques, aussi surprenant que ceci puisse paraître. C'est la première communauté à pratiquer une limitation des naissances : dès 1879, contrairement aux franco-catholiques, l'intervalle entre les naissances augmente. Il en est de même pour les Irlandais catholiques, dont la fertilité générale est la plus basse des trois communautés. La survie des nouveau-nés y est du même ordre que celle des anglo-protestants malgré un statut économique bas.